DIALOGUE

Un Français.—C'est un beau temps, monsieur.

Un Canadien.—N'est-ce pas qu'il peut faire beau, l'hiver, en Canada ? Ne regrettez-vous pas, monsieur le Français, "ces quelques arpents de neige ?"

Le Français.—Je l'avoue ; "ces quelques arpents de neige" sont magnifiques. On ne se douterait pas, en France, que l'hiver pût être aussi agréable. Le ciel du Canada pourrait rendre jaloux le ciel d'Italie.

Le Canadien.—Vraiment !

Le Français.—Si Paris avait votre hiver, sa splendeur en redoublerait.

Le Canadien.—Ah !

Le Français.—Montréal, en été, offre-t-il la même animation qu'en hiver ? Partout de sonores et brillants équipages ; partout un monde joyeux, au teint vermeil. J'avais cru, avant mon arrivée au Canada, que les chemins couverts de plusieurs pieds de neige, dans lesquels on ne faisait qu'enfoncer, obligeaient à se claquemurer dans sa maison, qu'on ne sortait qu'à de rares intervalles, qu'en conséquence le commerce était extrêmement gêné, sinon tout à fait arrêté.

Le Canadien.—Vous voyez que ça va bien.

Le Français.—Votre hiver ne semble pas vous incommoder. Je dirais même qu'il est, sous certains rapports, plus utile que l'été. Le froid resserre les nerfs, donne de la force et augmente l'activité. La chaleur détend les muscles, énerve les esprits et fait relâcher le nœud des affaires.

Le Canadien.—Mais vous oubliez : la navigation est interrompue pendant six longs mois.

Le Français.—Il est vrai. Cependant, pour une colonie, c'est peut-être un avantage. Ça la soulage un peu des importations de la métropole. Quoiqu'il en soit, la neige a beau tomber, elle n'empêche pas l'élève du bétail. Il abonde ici. Votre climat exige une nourriture substantielle, et la viande est toujours là. L'interruption de la navigation ne fait pas trop languir votre commerce intérieur. Quel immense réseau de chemins de fer relie ensemble les différentes provinces de votre territoire et permet d'établir un va et vient continu de leurs produits respectifs ! Quoi ! un pareil chemin dans les glaces du Nord ! On va d'étonnement en étonnement. Ces longues voies de communication à travers des plaines désertes interminables ne seraient-elles pas obstruées par des couches de neige si souvent renouvelées qu'elles déferaient tous les efforts humains ! Et au printemps, à ces couches de neige ne verrait-on pas succéder des couches d'eau, desquelles les lisses se retireraient enfin pour paraître toutes rouillées au soleil des canicules ? En se basant sur la longueur et la rigueur de vos hivers, qu'est-il étonnant si en France on s'imagine que le Canada est la contrée des sauvages, un pays presque inhabitable pour une nation civilisée, que vos villes ne sont que des bourgades à moitié ensevelies dans la neige, que le commerce et toutes les affaires qui le concernent dorment pendant la plus grande partie de l'année, comme une marmotte gelée, et ne sortent de leur engourdissement qu'au temps chaud ? Mais rien de cela. Une tempête s'élève-t-elle : au lieu de rester chez soi, c'est souvent une heureuse occasion de sortir. A peine est-elle finie, vite la herse passe, vite les chemins se font. Aussitôt on attelle. En avant mon cheval, alerte ! Glisse ma sleigh. Tin, tin, tin. C'est un carillon, une musique ! Oui, je puis le dire, il y a des moments qu'en promenade, par exemple sur les hauteurs du parc de la montagne—parmi cette profusion de lumière que répand dans l'espace un soleil, véritable diamant d'un dôme de saphir, lorsque les facettes des cristaux de neige, réfléchissant des gerbes de rayons, déroulent partout à l'œil ravi des nappes d'étoilantes mosaïques, et que tout cela se mêle aux sons argentins des clochettes et des grelots retentissants des équipages—alors, je le dis, on n'est plus que poésie, on ressent comme un choc mystérieux dans l'âme dont elle vibre tout entière. Il semble qu'on habite un pays enchanté, qu'on va dans des palais de cristal, plein de mélodie. C'est féérique.

Le Canadien.—En voilà de la prolixité.

Le Français.—Êtes-vous à bout de patience ?

Le Canadien.—Non. Je vous ai écouté faire

le chapitre du beau temps. Je suis prêt à vous suivre sur celui du mauvais temps.

Le Français.—Toute chose a ses abus. L'hiver a les siens ; faut-il le condamner pour cela ? Moi, quand arrive une bourrasque, je l'accueille volontiers. Ça rompt la monotonie. Le Canada est privilégié sous ce rapport. Quelquefois la neige repose tranquille ; quelquefois elle tourbillonne comme le sable du désert, mais n'insulte pas comme lui ; elle caresse plutôt.

Le Canadien.—Et vos hivers de France ?

Le Français.—Nos hivers, à nous ? ne m'en parlez pas. La belle France n'est plus alors qu'un boubier.

Le Canadien.—Et que dites-vous de nos nuits ?

Le Français.—Jamais la lune et son cortège d'étoiles ne brillent ailleurs de plus d'éclat, et quand les nuages couvrent les flambeaux du firmament, la blancheur de la neige sert elle-même de flambeau. Il ne fait jamais noir, l'hiver, en Canada. Qui donc disait que l'hiver est l'image de la mort ? Noireur, monotonie et mort, sont sœurs. Ici, tout est clarté. Jamais d'obscurité complète ; même la nuit, les nuages ne sont que des abat-jour. Tout est vie et vigueur, tout est varié... Ah ! le Canada, on peut bien l'appeler sur tout autre le pays de la variété. Tous les climats y sont contenus. Les saisons y sont caractérisquement marquées : chacune d'elles porte le cachet profond de son espèce. Avez-vous vu le printemps, quoiqu'il soit tardif, c'est le printemps ; avez-vous l'été, c'est l'été ; l'automne, c'est bien l'automne ; et l'hiver, certes, c'est bien l'hiver. Sur le théâtre de l'année se succèdent brusquement quatre actes distincts qui offrent une variété infinie de scènes.

Le Canadien.—J'ai entendu parler du théâtre des variétés. Il est fameux dans votre pays. Vous deviez souvent y aller.

Le Français.—Allons donc ! des "variétés" et de la variété ne sont pas la même chose. La variété s'allie à ce qu'il y a de plus sublime, "des variétés" vont avec des choses légères.

Le Canadien.—Je mets chapeau bas. Il est difficile de vous tenir pied sur le terrain du jeu de mots.—Donc vous semblez vous plaire au Canada. Quelle contradiction cependant est la vôtre que vous voulez le quitter ! Variez-vous plus que lui ?

Le Français.—Ah ! Parbleu ! Je n'ai pas tout dit. Votre pays est beau, oui ; il est salubre, oui ; mais pour les riches. Entendez-vous bien, monsieur le Canadien, entendez-vous bien ?

Le Canadien.—Oui, j'entends.

L. Gougeon

(A suivre)

LA LOI DU TRAVAIL

"L'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler," dit l'Écriture Sainte. Celui qui dédaigne le travail ne répond pas à la haute mission pour laquelle il est sur la terre. Cette nécessité du travail a été imposée au premier homme en punition de sa désobéissance. Dieu, irrité de ce qu'Adam avait péché, lui avait dit : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front." Adam et toute sa postérité furent donc alors soumis à la loi du travail.

Toutes les nations de l'antiquité doivent au travail ce qui les a rendues glorieuses et puissantes, leurs grands hommes, leurs armées, leurs lois. Le travail des païens n'était, il est vrai, qu'une soumission de leur nature et n'avait pas un but sublime et religieux ; tout était matériel.

Le Fils de Dieu, en venant sur la terre, fit du travail, non pas un joug, mais une douce nécessité ayant pour fin la gloire de Dieu et le bien de la société. Le chrétien doit donc considérer le travail, non comme une peine et un châtement, mais comme un moyen efficace de parvenir à la plus haute perfection.

Rien ne dispense l'homme du travail, ni la fortune, ni le rang, parce que seul le travail peut lui préparer une grande et véritable influence.

L'homme ne peut rien entreprendre sans lui. Conçoit-il un projet, ce projet exige pour son succès un certain nombre de mouvements matériels et moraux chez une foule d'êtres qui ne dépendent pas de lui. Seul, il est impuissant, mais s'il s'unit à l'action du Créateur, l'homme perd son impuissance et son travail, se reposant en Dieu, produira de bons fruits. "Vous ne pouvez rien faire sans moi," a dit Jésus-Christ.

Souvent des hommes pervers se sont servi du travail pour répandre dans la société humaine des principes funestes ; alors Dieu permet que ces maux arrivent pour montrer la faiblesse de l'homme lorsqu'il s'éloigne des autels de l'Être Suprême. Nous, chrétiens, nous sommes obligés de travailler comme pécheurs et comme soumis au Christ. Comme pécheurs, par ce que nous sommes coupables par la chute de notre premier père, et par ce que nous avons encore péché par notre propre volonté ; il nous faut donc embrasser le travail comme une peine méritée que nous impose la justice divine et comme un moyen de nous réconcilier avec Dieu. Comme soumis au Christ, par ce que nous devons chercher à imiter notre Sauveur qui a été dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse.

Mais ceux qui ne reconnaissent point le Christ et sa sublime doctrine, n'en sont pas moins obligés de travailler, car la loi du travail est une loi commune à tous les hommes.

Voyez, dans l'antiquité, ces écrivains de génie qui, pour trouver la gloire, ont pâli sur les livres ; ces généraux illustres qui ont appris et étudié pendant longtemps la stratégie de l'art militaire ! Tous les grands hommes que la terre a produits doivent leur science et leur gloire à un travail dur et incessant. Mais pour réussir dans ce qu'un homme projette, il faut la constance ; sans cette admirable vertu, l'homme ne peut rien retirer de son travail, avec elle le travail devient fécond et produit de bons fruits.

Ainsi, travaillons, et par ce que Dieu le veut et par ce que cela est dans nos intérêts, car l'homme oisif est sujet à tous les vices. Dans notre travail, ayons toujours devant les yeux ce but sacré : la gloire de Dieu et le bien de nos semblables.

Paul Durand

Avril 1889.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire des journaux de Québec, par M. Horace Têtu. Québec 1889.—M. Têtu vient de publier sous ce titre un catalogue expliqué des journaux qui ont paru dans la vieille capitale depuis sa fondation.

"Plus de deux cents journaux, grands et petits, dit l'auteur, ont vu le jour à Québec ; et cependant la plupart d'entre eux n'ont plus maintenant, pour les représenter, qu'un ou quelques numéros qui menacent de disparaître dans un avenir plus ou moins éloigné. Sauver de l'oubli ou d'une destruction complète ces débris du journalisme, tels sont les motifs qui m'ont engagé à publier cet ouvrage."

Cette brochure a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

—Plus de bouchers, de boulangers, de marchands de légumes, de poissons, et autres victuailles. Le grand problème de la vie à bon marché vient d'être résolu par un Italien du nom de Succì. Son nom mérite de passer à la postérité, si toutefois ses allégations sont vraies. Il prétend avoir découvert en Afrique un suc de plante, qui rend le corps humain absolument insensible à la faim. Lui-même, Succì, n'a pas pris d'autre nourriture, il se porte bien ; sa santé est telle qu'en 45 minutes, il a parcouru près de 5 milles. Il a l'intention de continuer le même régime économique pendant 2 mois pour essayer si sa trouvaille est bonne.